

# Annie, la petite danseuse

Écrit par Jocelyne Ouellet

## Chapitre 1 Ma vie, c'est la danse

Je n'ai absolument aucun souvenir d'un seul jour de ma vie où je n'ai pas rêvé être danseuse. Même en m'y efforçant, je n'arrive pas à me rappeler un moment de mon existence où la danse n'était pas dans mes pensées.

Bien avant l'époque où j'ai commencé à suivre des leçons de ballet classique, je me revois, petite fille aux longues tresses blondes, virevoltant un peu partout. Bien sûr, je n'exécutais pas de véritables pirouettes avec pliés et port de bras parfaits; je ne faisais pas de grands jetés ni de ravissantes arabesques. Je m'élançais plutôt à travers la cuisine ou le salon, souvent avec pour seule musique celle que j'imaginai dans ma tête, tournant sur moi-même, ou encore tentant un grand écart. Je levais les bras et les jambes, sautant de tous les côtés: un vrai tourbillon. Toutes ces gambades pouvaient durer si longtemps que mes parents, lassés de m'entendre rebondir, étourdis de me voir pirouetter, me lançaient un: « O.K. C'est assez, Annie ! Ça suffit ! »

J'arrêtais, le temps de les laisser reprendre leur esprit, et allais poursuivre dans le sous-sol de la maison mes pas inventés. Plus vaste que la cuisine ou le salon, il avait toutefois le défaut d'avoir un plafond assez bas. Comme je sautais beaucoup, levant les bras en l'air, il m'arrivait souvent de m'y cogner. Mais en réalité, rien ne m'arrêtait.

Je me demande encore aujourd'hui pourquoi j'étais ainsi.

Je ne me sentais véritablement moi-même qu'en exécutant des sauts, des cabrioles, des pirouettes.

Nous possédions un vieux tourne-disques que mon grand-père avait, un jour lointain, offert à ma mère. Le moment où j'étais le plus heureuse, c'est lorsque je plaçais sur le vieil appareil le seul disque classique de la maison.

« Attention, me criait maman. Ne mets pas tes doigts sur l'aiguille. C'est un diamant! » Avec précaution, je déposai délicatement l'aiguille sur ce qui ressemblait à une grande galette noire lignée.

À la première mesure, je m'élançais, créant des mouvements, imaginant une « histoire-dansante ». Ce disque, je l'avais écouté si souvent que je le connaissais par cœur. Chaque temps, chaque mesure, chaque variation, je les prévoyais d'avance et préparais mentalement les pas que j'allais exécuter. Aucune coupure ni temps mort ne venaient freiner ma danse. Sans reprendre haleine, sans cesser une seconde de m'agiter, je me rendais jusqu'au bout de la pièce musicale.

Je ne sais si un spectateur aurait ri de voir un petit bout de femme s'évertuer à inventer des pas, des mouvements, des danses entières mais je sais que, pour ma part, j'étais très fière de moi.

En fait, je ne me sentais pas en train de faire quelque chose, de bouger ou de danser. Je me sentais tout simplement en train de vivre! Comme l'oiseau chante et vole sans se poser de questions, pour moi la vie c'était la danse. Elle faisait partie de ma tête, de mon corps. J'en avais autant besoin que de boire ou de respirer.

Je savais bien que mes sœurs, mes cousines, mes copines de l'école avaient d'autres intérêts. Aussi, inévitablement, j'en étais venue à me questionner. « Comment se fait-il que je sois ainsi ? »

Le soir, avant de m'endormir, j'essayais de trouver une réponse à cette vague question que seule ma relation avec les autres m'obligeait à me poser.

Comme je ne trouvais pas d'explication, invariablement mon esprit partait à la dérive, inventant de nouvelles « histoires-dansantes » que j'allais présenter sur une grande scène, devant plein de gens. Souvent, je plaçais autour de moi de gracieuses danseuses vêtues de magnifiques robes de tulle blanc. Ensemble, dans un parfait synchronisme, nous exécutions une danse merveilleuse sortie tout droit de mon imagination débridée.

Je dois avouer que je m'inspirais de la pochette de notre disque classique sur laquelle on voyait une troupe de ballerines portant ces robes. Ainsi, je revêtais toujours mes danseuses du seul costume que je connaissais. Plus tard, j'ai appris qu'il existait une grande variété de vêtements de scène, tous plus beaux les uns que les autres.

## Chapitre 2 La robe magique

J'en étais venue à penser que j'avais dû être danseuse dans une autre vie. Ce raisonnement pas trop sérieux ne me satisfaisait pas, mais c'était le seul que j'avais trouvé.

Dans ma famille, personne ne s'intéressait à la danse. Bien sûr, ma mère me racontait que, plus jeune, elle s'amusait à faire des pas de « cha-cha-cha », Elle me faisait alors une petite démonstration en scandant le rythme : « Un, deux, trois, cha-cha-cha. Un, deux, trois, cha-cha-cha ». On voyait qu'elle prenait plaisir à se souvenir de cette joyeuse époque où, jeune fille, elle dansait avec ses copines. Mais là s'arrêtait son intérêt. Comme personne autour de moi ne partageait cette envie, ce besoin irrésistible de danser, il me semblait logique que cette passion ne venait que de moi. Peut-être avais-je été une grande danseuse dans une

autre vie et un accident bête m'avait empêchée de poursuivre ma carrière. Il me restait encore tout ce goût pour la danse !

Toutes ces idées abracadabrantes m'assaillaient l'esprit. Mais, peu à peu, j'ai cessé mes divagations.

Noël approchait et, comme chaque année, maman me conduisait dans les grands magasins afin de choisir ma tenue pour la fête la plus importante de l'année, celle de la naissance de Jésus. Comme on peut deviner, mon regard était invariablement attiré par les robes blanches en tulle. Si je pouvais mettre la main sur une de ces merveilles, je la transformerais, après le temps des fêtes, en costume de scène.

Ma mère préférait les teintes de Noël comme le rouge et le vert. Elle me montrait une jolie tunique de velours rouge.

-J'aimerais mieux la blanche, en tulle. S'il te plaît, maman, laisse-moi au moins l'essayer.

-Ce n'est pas une robe de Noël. Essaie la rouge.

À ce moment, une vendeuse qui avait entendu ma mère, s'est approchée.

-Le blanc est à la mode cette année pour le temps des Fêtes, dit-elle d'un voix douce.

Ma mère, qui aimait bien suivre la mode, a admis que « oui, c'est très joli le blanc ».

Elle s'est retournée vers moi et, avant qu'elle ne dise un mot, je me suis enfermée dans la petite salle d'essayage. J'ai enfilé la robe et levé les yeux vers le miroir. J'ai cru, l'espace d'un bref instant, qu'il y avait quelqu'un d'autre avec moi dans la cabine. Cette magnifique petite beauté, c'était moi! Cette robe était tout simplement une merveille. De plus, je me suis vite aperçue qu'elle était dotée de pouvoirs magiques ! Oui, oui. De pouvoirs magiques!

J'ai lentement ouvert la porte afin de faire approuver mon choix par ma mère et la vendeuse. Toutes deux me regardaient, ébahies, les yeux agrandis par l'étonnement. Je lisais dans leur regard leur approbation : elles me trouvaient belle.

C'est précisément à ce moment que je me suis envolée !

Sous leurs yeux, je n'ai pu m'empêcher de m'élancer à travers le grand magasin. Saut, pirouette, re-saut, re-pirouette, je virevoltais comme une toupie. Cette robe magique me donnait des ailes. Elle me soulevait du sol et me maintenait dans les airs ! Je retombais légèrement donnant l'impression que mes pieds frôlaient à peine le plancher. Et, à nouveau, je m'élançais, volant comme un papillon à travers les allées.

Ce brouhaha a évidemment attiré les clientes et les autres vendeuses et, bientôt, une petite troupe s'est formée autour de moi. Toutes ces personnes me regardaient danser, et toutes souriaient de me voir moi, Annie, si belle et si gracieuse dans cette merveilleuse robe de tulle blanc.

Ce jour-là, j'ai donné mon premier spectacle de danse, si on peut dire. Et il m'a semblé le plus formidable. Il est, depuis ce temps, gravé dans ma mémoire.

Maman m'a pris la main et j'ai eu, à son contact, la sensation de revenir sur terre. J'avais été emportée dans un ailleurs qui n'appartenait pas au monde réel, un ailleurs où l'espace et le temps n'existent pas, un ailleurs où la danse est une vie éternelle.

Confuse, essoufflée, je voyais avec stupéfaction toutes ces personnes qui m'applaudissaient. Ma mère a payé la robe et m'a rapidement entraînée vers la sortie. Je crois que c'est à partir de ce jour qu'elle a compris mon véritable amour pour la danse.

## Le plus beau des cadeaux

À partir de ce jour-là, maman s'est mise à découper dans les journaux et les revues toutes les photos de danseurs et de danseuses étoiles. Ensemble, nous les collions dans un grand album.

Les ballerines portaient des tutus, des collants et de magnifiques souliers de soie rose attachés à la cheville par de jolis rubans assortis. Elles se tenaient sur le bout des orteils, et je ne cessais de m'interroger. « Comment font-elles pour tenir ainsi sans tomber ? » J'essayais souvent mais, à chaque fois, je perdais l'équilibre. Ce mystère restait entier. Je regardais inlassablement les photos de l'album et m'extasiais pendant des heures sur l'allure des danseuses; la tête haute, le corps bien droit, les jambes effilées. Je me plaçais devant le miroir et tentais d'imiter leur posture. Les bras au-dessus de ma tête, je m'appliquais à reproduire la position de leurs mains si gracieuses : le pouce et le majeur rapprochés. Ce que je voyais ne me satisfaisait pas. J'avais beau mettre ma robe de Noël et placer mon corps dans une position comme la leur, jamais je n'arrivais à leur ressembler. Il n'y avait pas de doute : elles étaient vraiment des «danseuses étoiles ».

La veille de Noël, un événement extraordinaire, qui allait changer ma vie à jamais, s'est produit. Ma mère, assise à la table de la cuisine, buvait un café. Devant elle était posé le journal et, distraitement, elle tournait les pages. Moi, comme à mon habitude, j'étais perchée à la fenêtre. Non ! Non ! Je ne veux pas dire que je m'étais transformée en oiseau ! Un jour, par hasard, j'avais posé mon pied sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Comme il est assez haut, mon talon l'atteignait tout juste. Mais je sentais alors que tous les muscles de ma jambe s'étiraient. Après avoir fait cet exercice plusieurs fois, ils devenaient si souples que j'arrivais à lever la jambe à la hauteur de ma tête. J'avais inventé une barre de ballet. Et même si elle n'était pas tout à fait comme celle utilisée dans les classes de danse, elle me convenait. Je passais beaucoup de temps à m'étirer sur le rebord de la fenêtre de la cuisine. Mes sœurs étaient drôlement impressionnées. Elles avaient beau essayer, elles parvenaient à peine à lever la jambe. Mon père, quant à lui, me voyant ainsi, s'était mis à rire. « Annie ! Tu as l'air d'être perchée à la fenêtre. Te prendrais-tu pour un oiseau ? »

J'étais donc perchée et, tout à coup, maman a poussé un petit cri. Je me suis retournée vers elle et j'ai vu ses yeux briller.

-Ce soir, dit-elle, comme c'est la veille de Noël, tu pourras te coucher plus tard. Je crois que ton cadeau, tu vas l'avoir avant minuit.

-Youpi ! me suis-je écriée. Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ?

-Je viens de lire dans le journal qu'on présente ce soir un ballet à la télévision.

-Un ballet ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

-Un ballet, c'est un spectacle de danse. Il s'intitule « Casse-Noisette »

« Quel drôle de nom, ai-je pensé ».

-On dit que c'est l'histoire d'une petite fille qui reçoit un casse-noisettes à Noël.

-Elle reçoit un casse-noisettes ? Ce n'est pas vraiment le genre de cadeau que j'aimerais avoir!

Et je me suis mise à penser avec ravissement que j'allais voir un spectacle de danse. Un vrai! Avec des danseurs et une histoire tout comme les « histoires-dansantes » que

j'inventais le soir avant de m'endormir. Pour moi, ce « Casse-Noisette » était un très beau cadeau, finalement.

-Tu es sûre, maman ? Tu es bien certaine qu'il y a des danseurs et une histoire ?

-Mais oui, je t'assure.

À ce moment, j'ai réalisé pour la première fois que je n'étais pas la seule à inventer des histoires avec des danseuses. Il y avait au moins quelqu'un d'autre qui l'avait fait.

-Maman, tu ne trouves pas que c'est un drôle de cadeau de Noël, un casse-noisettes ?

-Attends, tu verras. Tu verras, dit-elle en riant.

Ce rire si joyeux, je l'entends encore aujourd'hui. Comme elle était belle ma mère lorsque scintillait dans ses yeux ce bonheur qu'elle ressentait à me voir, moi, si heureuse.

Le ballet « Casse-Noisette » a été pour moi beaucoup plus qu'un cadeau. Il a été une véritable révélation.

Pour la première fois de ma vie, je voyais des hommes, des femmes et même des enfants danser. Ils portaient tous des costumes flamboyants et exécutaient des pas gracieux et élégants. Ils évoluaient au son d'une musique si douce, si belle que c'en était un vrai miracle pour l'oreille. Mes parents m'ont dit qu'elle avait été composée il y a plus de cent ans par un célèbre musicien nommé Tchaïkovski.

Les danseurs ne faisaient pas n'importe quel mouvement comme il m'arrivait souvent de faire. Leurs pas étaient savamment étudiés, leurs jambes toujours très droites et leurs pieds pointés. Leurs bras formaient deux demi-cercles identiques et leurs mains ressemblaient à deux petits oiseaux prêts à s'envoler. Souvent, ils s'élançaient tous ensemble avec un synchronisme étonnant. Ils étaient parfaits. Tout s'enchaînait à merveille, et l'histoire de Clara me captivait par-dessus tout. Son casse-noisettes était un cadeau fantastique car c'était un objet magique. Grâce à lui, Clara fait la découverte d'un monde féérique.

J'étais rivée devant le téléviseur. Je ne voulais rien manquer. Je n'avais pas assez de yeux pour admirer les costumes innombrables, les décors fabuleux. La musique de Tchaïkovski était, à elle seule, un enchantement. Mais par-dessus tout, il me fallait à tout prix me rappeler tous les pas, tous les mouvements afin de les reproduire moi-même plus tard. Lorsqu'il a été temps d'aller au lit, je n'arrivais pas à dormir. Le spectacle défilait devant moi encore et encore. Je pensais que moi, Annie, je n'étais pas seule à inventer des « histoires-dansantes ». Même si mes pas me satisfaisaient, j'avais bien vu que le véritable ballet classique était autre chose. Et cette autre chose, il me la fallait !

#### Chapitre 4 Je veux être une étoile

Peu de temps après Noël, je me suis mis en tête de suivre des leçons de ballet classique. Je savais danser, me disais-je, mais je voulais apprendre à bouger comme les ballerines de « Casse-Noisette », porter des tutus et des petits chaussons rose pâle, remonter mes cheveux en chignon, et, pourquoi pas, tenir le rôle de Clara.

Pour cela, il fallait convaincre mes parents, ce qui n'était pas une mince affaire.

Mon père travaillait beaucoup mais comme nous étions une famille nombreuse, le moindre sou comptait. Lorsque je leur ai fait part de ma grande envie de suivre des leçons de ballet, ils se sont regardés d'un air attristé.

-Je ne crois pas que ce soit possible, a dit papa après un silence embarrassé. Ces écoles coûtent cher, trop cher.

Sa voix mélancolique m'a brisé le cœur. Je l'avais humilié avec ma demande insensée. Quelle ingratitude je faisais...

J'ai mis mes bras autour de son cou, et j'ai déposé un baiser sur sa joue.

-Ne t'en fais pas, petit papa, ce n'est pas grave. Tu sais bien que je danse déjà.

Et j'ai commencé à virevolter autour de lui et de maman en chantonnant un air de Tchaïkovski. J'exécutais maladroitement des pas de « Casse-Noisette », tentant d'imiter ce que j'avais vu à la télévision.

J'ai appris plus tard que tous ces pas portaient des noms à faire rêver : pas de chat, sissonne, pirouette, grand jeté, arabesque, entrechat.

Bientôt, ils se sont mis à sourire et, pour une fois, ils ne m'ont pas suggéré d'aller au sous-sol ou ailleurs tant je les étourdissais.

« Petit oiseau », a fait mon père en m'embrassant à son tour. Malgré son sourire, ses yeux tristes disaient qu'il aurait tant voulu me donner ce que je désirais. Je ne l'en aimais que davantage.

En face de chez nous, vivait une famille dont le père était médecin. « Des riches ! », disait ma mère en voyant la jeune maman et ses deux fillettes élégamment vêtues descendre d'une énorme voiture.

Un samedi matin, alors qu'il avait neigé toute la nuit, je m'étais empressée de sortir. Toute cette neige était parfaite et, à l'aide des mes sœurs, nous allions fabriquer un énorme bonhomme. Nous avions presque terminé quand j'ai vu les deux petites filles s'approcher.

- Allô ! ai-je crié. Venez nous aider !

- On ne peut pas, ont-elles répondu en chœur.

On voyait qu'elles n'étaient pas habillées pour jouer dehors. Elles étaient vêtues d'un court manteau couleur marine et, au-dessus de leurs bottes, elles ne portaient qu'un léger collant rose.

- On s'en va à notre cours de ballet, a expliqué la plus jeune des deux sœurs.

À ces mots, j'ai senti ma gorge se nouer. « Des riches », avait dit ma mère. Elles pouvaient en suivre des leçons de danse, elles. Une pointe d'envie est venue, pendant quelques secondes, brouiller mon cœur.

- Quelle chance vous avez, me suis-je forcée à dire. J'aimerais bien faire du ballet moi aussi, mais...

Je n'osais finir ma phrase et avouer que l'argent nous faisait défaut.

- Tu sais, ils sont gratuits ces cours. Ils sont offerts par la municipalité. Tu n'as qu'à te procurer le maillot, le collant et les demi-pointes.

Comme si elle avait deviné ma pensée, la plus grande a fait, sans s'en rendre compte, chavirer mon esprit, chavirer ma vie.

- Tu pourrais t'inscrire dans notre classe, a-t-elle continué. Le professeur, Mademoiselle Camille, est si gentille.

À ce moment, le père des fillettes, terminant de déblayer sa voiture, les a interpellées.

Elles sont allées le rejoindre en courant me laissant, tel le bonhomme de neige, figée sur place.

Aurais-je l'audace de faire une autre demande à mes parents ? Même si les classes étaient offertes gratuitement, la petite voisine avait mentionné l'achat d'un maillot, d'un collant et de demi-pointes. Qu'était-ce au juste des demi-pointes ? La dernière chose que je souhaitais, c'était d'attrister à nouveau mon papa. « Mais, me suis-je dit, si c'est gratuit, je ne vois pas pourquoi il refuserait. » Pour les vêtements, j'arriverais bien à trouver une solution. Je pourrais par exemple les demander en cadeau de fête.

Je me suis précipitée à la maison en criant : « Maman, papa ! Maman, papa ! » Ma mère est accourue rapidement.

- Qu'y a-t-il Annie ? Qu'est-ce qui se passe ?

En deux temps, trois mouvements, je m'étais débarrassée de mon manteau, de mes bottes, de ma tuque et de mes mitaines.

- Où est papa ? ai-je demandé dans un souffle.

- Au sous-sol.

- Viens. Je dois vous parler à tous les deux.

Mon père était occupé à réparer je ne sais quel appareil ménager qui nous avait, une fois de plus, lâché. Lorsqu'il s'est aperçu de l'état dans lequel je me trouvais, il s'est arrêté net. J'ai pris une grande respiration et, me jetant à l'eau, j'ai fait de mon mieux pour leur exposer la situation. C'était mon ultime chance. Il fallait que je réussisse. Soudain, j'ai vu apparaître cette lueur que j'aime tant dans leurs yeux : ils étaient d'accord.

- Je crois qu'il est préférable d'attendre à lundi avant de donner notre réponse, a dit mon père. Je ferai quelques appels afin de vérifier que tout ça est bien exact.

« Ça me semble trop beau pour être vrai », a-t-il murmuré enfin comme pour lui-même.

- Pour les vêtements, dis-je excitée, ça pourrait être mon cadeau de fête.

- On va attendre à lundi, a répété mon père d'une voix ferme.

Qu'elles étaient longues les minutes qui me séparaient de lundi. Toute la journée du dimanche, je l'ai passée à imaginer la classe ballet. Elle devait être immense, avec de grands miroirs partout, et il y aurait certainement des barres, de véritables barres de ballet- et non un rebord de fenêtre de cuisine. Le professeur, elle, devait être une grande danseuse puisqu'on l'avait choisie pour enseigner. Je me voyais déjà vêtue d'un merveilleux maillot et d'un joli tutu blanc, toutes les élèves fixant sur moi un regard d'envie tellement j'étais agile.

Le lundi, à mon retour de l'école, une surprise de taille m'attendait. Maman avait téléphoné à la municipalité et, oui, les leçons étaient offertes gratuitement. Elle m'a alors tendu un paquet.

- Voici une petite avance sur ton cadeau de fête, a-t-elle dit d'un air moqueur.

Je m'en suis emparé et je l'ai ouvert rapidement. Personne n'a ouvert une boîte aussi vite, j'en suis certaine. À l'intérieur se trouvaient un collant rose et un maillot noir. Mais aucun tutu ... Ma mère, voyant m'a déception, s'est empressée de dire que c'était là le costume obligatoire.

- Tous les élèves doivent porter le maillot noir. Mais regarde au fond, il y a autre chose. Enveloppés de papier de soie, une magnifique paire de chaussons de danse rose pâle s'y trouvait.

- Ce sont les demi-pointes, a dit ma maman.

Je n'avais jamais rien vu d'aussi mignon. Les demi-pointes étaient de petits souliers en cuir souple qui couvraient le pied et le dessous des orteils. La semelle de cuir, un peu plus rigide, était toute petite.

Je n'arrivais plus à parler tant j'étais heureuse. J'ai sauté au cou de ma mère.

- Merci, petite maman, merci

- Aie! Tu veux m'arracher la tête ? a-t-elle dit en riant.

Je l'ai alors prise par la taille et, l'entraînant dans un grand rire, je l'ai fait tourner, tourner, tourner.

## Chapitre 5 La première leçon

Le samedi suivant, je me suis levée très tôt. C'était aujourd'hui qu'avait lieu ma première leçon de danse. J'avais eu toutes les difficultés du monde à m'endormir tellement j'étais énervée. Même si le jour n'était pas levé, j'ai décidé que j'avais assez dormi et qu'il était temps de me préparer. Toute la famille était encore au lit. Jamais je n'avais entendu un tel silence dans la maison. J'ai enfilé mes collants et mon maillot et j'ai coiffé mes cheveux en chignon du mieux que je pouvais. J'ai rapidement avalé mon déjeuner et, malgré tout, il faisait toujours noir.

Le jour ne voulait toujours pas se lever et moi, j'étais prête à danser.

« Lève-toi, espèce de soleil d'hiver paresseux » ai-je pensé en scrutant le ciel par la fenêtre. Une pâle lueur à l'horizon laissait croire que la nuit tirait à sa fin.

Un faible grincement m'a fait tourner la tête. J'entendais les vieilles pantoufles de mon père glisser sur le plancher de bois de sa chambre. « Enfin, la famille va lever » me suis-je dit avec gaieté. Lentement, en baillant, mon père avançait vers la cuisine. Lorsqu'il m'a aperçue, il s'est arrêté.

- Mais...Qu'est ce que tu fais, Annie ? Tu devrais être encore au lit. Regarde dehors, il fait nuit !

J'étais dans un tel état de surexcitation que c'est à peine si j'entendais ce que mon père me disait.

- Je suis prête, papa. Tu vas me reconduire, dis. On partira assez tôt car je ne veux pas être en retard à ma première leçon. Tu pourrais aller te préparer maintenant et moi, je vais réveiller maman...

- Attends ! m'a-t-il interrompue. Un instant. Qu'est-ce qui te prend de jacasser comme ça ? Où crois-tu aller à six heures du matin ? Tu ne réveilleras pas ta mère, et moi, je retourne me coucher.

Mon père, de toute évidence, n'était pas très content.

- Papa ! C'est ma leçon de danse ce matin, lui dis-je d'une petite voix.

Il m'a regardée, surpris.

- Tu es déjà prête à ce que je vois. Écoute, Annie. On ne partira pas avant plusieurs heures, alors je te conseille d'aller dans ta chambre te reposer ou t'occuper à quelque chose. Pour ma part, je retourne au lit.

J'étais déçue mais il me fallait attendre. Le temps s'écoulait lentement, trop lentement. Les aiguilles de mon réveille-matin semblaient figées. « Il doit être brisé », me suis-je dit en le secouant. L'aiguille des secondes, elle, avançait. Tic-tac. Tic-tac.

On dirait que le temps s'est arrêté, ai-je pensé en m'allongeant sur mon lit défait.

Lorsque j'ai rouvert les yeux, j'ai vu qu'il faisait jour. Je devais m'être assoupie un moment. Et puis j'ai senti une odeur de toast, d'œuf et de bacon : mes parents étaient en train de déjeuner ! Je les entendais même parler et rire !

« Pauvre chouette, disait ma mère, je ne peux croire qu'elle se soit levée si tôt. »

C'était bien de moi qu'ils discutaient. Soudainement, j'ai pensé à ma leçon de danse. « Oh non ! Je vais être en retard ! ». Je me suis levée précipitamment et j'ai vu, dans le miroir, mon chignon tout défait. Courant vers la cuisine, j'ai crié « Maman, maman, vite, fais-moi un chignon. On doit partir ».

- Du calme, Annie. Tu as tout le temps. Nous allons déjeuner et ensuite je te le referai. Mon père a ajouté, avec un ton taquin :

- Il était très beau ton chignon, cette nuit.

Finalement, je suis arrivée à l'école de danse avant l'heure. Mes deux petites voisines étaient déjà là et semblaient réellement contentes de me voir.

- Je m'appelle Annie, ai-je dit.

- Et moi, c'est Hélène, a fait la plus grande. Mets tes souliers et nous allons te montrer ce que nous avons appris depuis le début de l'année.

J'avais apporté dans un petit sac mes demi-pointes. Je les ai sortis avec précaution. Qu'ils étaient beaux mes premiers chaussons !

Hélène et sa sœur se sont installées près de la barre, la main droite appuyée sur celle-ci et le bras gauche tendu à l'horizontale. Elles ont placé leurs talons ensemble, les orteils tournés vers l'extérieur, et elles ont plié les genoux.

- C'est un demi-plié en première position, a dit Hélène.

- En première position ?

- Oui. Regarde. Il y en a cinq.

Elles m'ont fait une démonstration des cinq positions, et, à chacune d'elle, elles pliaient lentement les jambes.

- Voilà ! Tu sais tout maintenant, a dit Hélène.

- Qu'est-ce que tu veux dire ? Ce ne peut pas être seulement ça !

C'était incroyable. Moi qui n'avais jamais suivi de leçons, j'en connaissais beaucoup plus qu'elles.

- Je ne vous crois pas, leur ai-je dit. Vous vous moquez de moi.

- Non, je t'assure, a dit Hélène en jetant un coup d'œil vers sa sœur. Et elle a rajouté : « Il y a bien quelques mouvements que nous avons appris, mais je n'arrive plus à m'en rappeler. »

- Mais ce n'est pas possible. Fais un effort.

Hélène a mis un doigt sur sa bouche, me faisant signe de me taire. L'arrivée du professeur allait mettre fin au quiproquo. Une jeune femme comme je n'en avais encore jamais vu avançait vers nous. Elle était d'une grande beauté. Petite, son corps était élégamment proportionné. De son doux visage, on voyait surtout deux grands yeux couleur d'océan. Ses cheveux de jais n'étaient pas coiffés en chignon mais tombaient librement sur ses épaules. Elle avait remonté quelques mèches du devant et les avait attachées avec une barrette en argent. Cette journée-là, elle était vêtue d'une robe vert forêt, fabriquée dans un tissu de nylon fin. Le haut de sa robe s'entrecroisait sur sa poitrine en deux pans qu'elle passait autour d'elle et ramenait sur sa taille en une jolie boucle. Elle était tout simplement merveilleuse. Elle marchait avec tant de grâce qu'on pouvait croire qu'elle dansait.

Une véritable princesse de conte de fées.

- Bonjour, mesdemoiselles, a-t-elle dit. Et, se tournant vers moi, elle a ajouté : « C'est toi, la nouvelle ? Comment t'appelles-tu ? »

Sa voix était douce comme le murmure léger d'un ruisseau.

- Annie, ai-je répondu en m'étranglant presque.

- As-tu déjà fait de la danse ? m'a-t-elle demandé.

- Oh oui ! ai-je dit avec enthousiasme cette fois.

- Tant mieux. Ce sera plus facile pour toi.

J'ai compris, un instant trop tard, qu'elle me demandait si j'avais déjà suivi des leçons de ballet classique. Mais je ne pouvais plus lui dire que j'avais fait beaucoup de danse, seule, chez moi, avec comme seul professeur le grand miroir de l'entrée.

- Place-toi ici, Annie, a-t-elle continué en m'indiquant la première place à la barre.

Elle a mis le tourne-disques en marche et quelques notes de piano ont résonné dans la classe. C'était une musique qui m'était inconnue.

- Mesdemoiselles. Préparation. 1-2-3-4, a-t-elle dit.

Je restais figée, la regardant soulever les bras et les placer en un demi-cercle parfait.

- Première position, demi-plié. Et un et deux, et un et deux, scandait-elle en suivant le rythme.

Je ne bougeais toujours pas. Que fallait-il faire ? Je me suis retournée et j'ai vu que les autres fillettes-nous étions une quinzaine-exécutaient les mêmes mouvements que m'avaient montrés un peu plus tôt Hélène et sa sœur.

- Mais voyons, Annie. Tu ne sais pas ? Tu m'as bien dit avoir fait de la danse ?

- Euh...oui. C'est que...

Je ne savais plus quoi dire. Je n'avais jamais été aussi embarrassée. J'ai senti mon visage devenir rouge et bouillant.

- Installe-toi derrière. Tu pourras faire comme tes petites camarades.

Quelle humiliation pour ma première leçon. Je suis allée me mettre à l'arrière, le visage en feu et le cœur triste au possible.

Je suis parvenue à suivre car tout se déroulait très lentement. Le professeur expliquait chaque geste et venait, tour à tour, « placer notre corps », comme elle disait. Elle nous parlait de l'importance de la discipline de la danse. Nous devons nous concentrer sur des mouvements très simples et très lents tout en pensant à tenir la tête haute, les épaules basses, à arrondir le bras et joindre le majeur et le pouce de la main. Les muscles du haut de la jambe ainsi que nos pieds devaient se tourner vers l'extérieur. Notre ventre devait être rentré. Tous ces exercices pouvaient paraître simples, mais ce n'était jamais parfait. Il fallait recommencer et recommencer. Souvent, Mademoiselle Camille faisait la démonstration d'un tendu, d'un relevé ou d'un rond de jambe. Elle était si gracieuse que nous la contemplions bouche bée. Nous devons, dans la mesure du possible, l'imiter. Mais jamais nous n'y parvenions. Je voyais, dans un grand miroir recouvrant le mur, les autres élèves. Elles étaient, sans exception, incapables de reproduire correctement les mouvements. J'ai ensuite levé les yeux sur mon propre reflet et, à mon grand désespoir, j'ai vu que j'étais, et de loin, la pire de toutes.

À la fin de la classe, j'étais assez abasourdie. Ce n'était pas du tout ce à quoi je m'attendais.

Je croyais que nous allions sauter, virevolter, danser comme je le faisais chez moi. En fait, ce cours de ballet, c'était tout le contraire. Je ne sais si j'avais l'air déçu mais Mademoiselle Camille, juste avant mon départ, m'a interpellée.

- Annie, a-t-elle commencé de sa voix douce. Comment te sens-tu ? Es-tu contente de toi ?

- Euh... oui...À vrai dire...ce n'est pas comme je pensais...

J'avais vraiment l'air d'une idiote à bafouiller ainsi mais elle a fait semblant de ne rien remarquer.

- Le ballet classique est une discipline très exigeante, a-t-elle poursuivi. Pour former une bonne danseuse, ça prend plusieurs années de labeur assidu. Ce n'est pas donné à tout le monde mais il m'a semblé que tu possèdes en toi un potentiel que tu pourrais développer. Il va falloir travailler très fort cependant, et sans relâche. Un jour, tu verras quelle joie ça t'apportera. J'espère te revoir la semaine prochaine.

Lorsque je suis sortie dans la rue, un sentiment étrange, que je n'avais encore jamais ressenti, m'a noué l'estomac. Cette merveilleuse maîtresse de ballet, cette femme si belle et si douce avait dit qu'elle voyait en moi un potentiel. J'ignorais le sens exact de ce mot mais je devinais que Mademoiselle Camille plaçait en moi quelques espoirs. C'était de loin le plus beau compliment que j'avais reçu, et c'était cette extraordinaire danseuse qui me l'avait fait. J'en étais très fière. Je volais plus que je ne marchais. Je me tenais droite, la tête haute. C'était décidé, j'allais travailler et devenir une grande danseuse de ballet classique.

## Chapitre 6

### Ma vie, c'est le samedi matin

Ma vie s'est mise à tourner autour des samedis matins. Toute la semaine, je pratiquais sans relâche mes demi-pliés, grands pliés, ports de bras. Le miroir de l'entrée me servait toujours de professeur. J'y voyais une petite fille au visage rond entouré de deux nattes blondes. Je dardais sur moi un regard sévère, et la moindre faute me valait une réprimande. « Allons Annie ! La tête droite, le ventre rentré ». Je mettais tant d'énergie dans mes exercices à la maison que Mademoiselle Camille s'est vite aperçu de mes progrès. « Bravo Annie ! disait-elle invariablement chaque samedi matin. Continue ! » Pour ces seuls mots d'encouragement, j'aurais donné n'importe quoi. Toute la semaine, il me tardait de la voir. J'avais pour elle une admiration sans borne. Lorsqu'elle parlait, lorsqu'elle dansait pour nous, ses élèves, lorsqu'elle nous expliquait l'abc de la danse classique, je buvais ses paroles comme un nectar précieux. C'est par elle que j'apprenais ce qui me semblait être la vie même.

Mes parents étaient assez étonnés de voir l'intérêt que je lui portais. À vrai dire, je parlais sans cesse d'elle. « Mademoiselle Camille a dit ceci, Mademoiselle Camille a fait cela, Mademoiselle Camille ... ». Dans le fond de mon cœur, en secret, je rêvais d'être comme elle. C'était la première et la seule vraie danseuse que je connaissais. En classe, elle était toujours gentille et empressée envers ses petits rats, comme elle nous appelait. Elle nous avait raconté que les petites ballerines qui participaient aux spectacles de l'Opéra de Paris étaient nommées ainsi : des « petits rats de l'opéra » ! Toutes les filles l'aimaient beaucoup mais pour moi, je ne sais pourquoi, c'était différent. Sa grâce, sa beauté m'éblouissaient. Je l'adorais !

Souvent les réchauffements me semblaient ennuyeux et répétitifs mais, pour plaire à Mademoiselle Camille, j'y mettais toute mon énergie.

Après les exercices à la barre, nous nous placions au centre de la salle et nous exécutions des pirouettes, des entrechats, de pas de bourré, ce qui était beaucoup plus amusant. Pour finir, nous nous mettions toutes à la queue leu leu et, du coin de la classe, nous faisons des

piqués, des glissades, des grands jetés. C'était sans aucun doute à cette partie qu'allait ma préférence car j'avais, dans ces moments, la véritable impression de danser. Les mouvements rapides, les sauts, me rappelaient mes propres « histoires-dansantes » inventées dans le sous-sol de la maison.

Lorsque Mademoiselle Camille faisait tourner les airs de Tchaïkovski, je sentais pousser dans mon dos deux petites ailes et, rapidement, je devenais un « petit oiseau », surnom que me donnait mon père pour me taquiner.

- Prends ton temps, Annie, me lançait-elle. Approfondis ton plié. Garde la tête droite. Fixe un point au mur.

J'écoutais sagement ses conseils même s'il m'arrivait de sentir de temps à autre un petit quelque chose en moi qui se rebellait. J'avais une terrible envie de m'élancer au son de la musique, de suivre le rythme que Tchaïkovski faisait naître en moi, sans m'occuper des pliés, des pieds pointés, des ventres rentrés. J'étais triste et heureuse à la fois. Triste de ne plus pouvoir virevolter en harmonie avec la musique mais heureuse d'être dans cette école où j'apprenais l'art de la danse classique avec un grand A.

« C'est un travail de longue haleine, nous répétait Mademoiselle. Mais un jour vous verrez que tous ces efforts vous apporteront beaucoup de satisfaction. Lorsque vous monterez sur une scène, personne ne s'apercevra du temps et de l'ardeur que vous avez consacrés à votre apprentissage. Vous serez alors très fières de vous. »

J'étais d'accord avec tout ce qu'elle disait, et c'est pourquoi je m'appliquais tant.

Mademoiselle Camille, demandaient souvent les autres élèves, à quel moment allons-nous faire des pointes ?

Faire des pointes, c'était chausser les souliers des grandes. C'était ce à quoi nous aspirions. « Pas avant quelques années », répondait-elle. « Vous devez d'abord développer les muscles de tout votre corps, et plus spécialement ceux des jambes, des mollets. Il faut renforcer vos chevilles. »

Un samedi frileux du mois de février, je suis arrivée à l'école de danse vêtue de mon maillot et de mes collants, transportant comme à l'habitude, mes chaussons dans un petit sac. Mon manteau et mes bottes ne suffisaient pas à me réchauffer. La plupart des filles étaient ce jour-là particulièrement excitées. Elles gesticulaient, sautaient, bavardaient à qui mieux mieux.

- Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé à Hélène

- Tu ne sais pas ? Mademoiselle Camille nous a préparé une surprise.

Je me suis vite réchauffée dans cette atmosphère de tempête de neige et je l'ai cherché des yeux.

- Où est-elle ?

- Là, là. Elle arrive.

Un grand silence s'est fait subitement dans la salle.

Mademoiselle Camille avançait vers nous vêtue d'un merveilleux tutu rose et chaussée de ses pointes ! Un air classique s'est fait entendre et elle s'est mise à danser. Lentement, elle exécutait des pas de bourrée, des pas de basque, des pas de valse sur les pointes. Ses bras, comme deux ailes de papillon, suivaient le rythme. Ses souliers faisaient tac-tac-tac sur le plancher de bois lorsqu'elle se déplaçait. Avec ses pointes et son tutu rose, elle représentait la grâce incarnée et nous étions toutes ébahies de tant de beauté. Elle a terminé par une profonde révérence et nous l'avons bruyamment applaudie.

- Je vous ai apporté mes pointes aujourd'hui, a-t-elle dit en les enlevant. Vous pouvez les regarder.

Comme devant un trésor fabuleux sorti des mille et une nuits, nous admirions les souliers, les mains derrière le dos. On ne pouvait toucher à quelque chose d'aussi précieux.

- Voyons, a dit Mademoiselle Camille en riant, prenez-les, examinez-les.

Ils étaient de soie rose mais, contrairement à nos petits souliers de cuir souple, ils étaient rigides. Le bout et la semelle étaient en bois !

« C'est ainsi que ça fonctionne » me suis-je dit, comprenant enfin pourquoi j'étais incapable de tenir sur le bout des orteils. « La pointe est si solide qu'elle soutient le pied ».

De longs rubans, cousus sur chaque côté des chaussons, servaient d'attaches. Elle nous a montré comment les nouer : croisés devant, enroulés autour de la cheville et retenus derrière par un petit nœud.

- Et le tutu, Mademoiselle? ai-je demandé d'une voix peu assurée.

- Tu peux toucher si tu veux.

- C'est que je me demandais...je me demandais...à quel moment ? ai-je bafouillé.

- Tu veux savoir à quel moment tu en porteras un ?

- Oui, oui. C'est ça.

- Ce tutu, Annie, je l'ai porté la première fois lors d'un spectacle. Un tutu, c'est un costume de scène.

Sa réponse m'a attristée. J'aurais tant voulu en porter un, faire des pointes. Tout ça serait pour plus tard.

## Chapitre 7 Le rêve d'une fée

Tout ce qui ne tournait pas autour des samedis matins, autour des leçons de ballet, me semblait sans importance.

À l'école, mes copines parlaient des garçons, des chanteurs et des acteurs à la mode. Moi, mon seul sujet de discussion était, vous l'avez deviné, la danse. En classe, si le professeur nous donnait un travail de recherches, il portait sur...la danse. Si nous avions une présentation orale à faire, je parlais de...la danse. Un jour, à la récréation, des filles se sont mises à discuter du nouveau disque d'un chanteur dont j'ignorais le nom. Elles se sont toutes indignées de mon ignorance.

- Quoi ! Tu ne connais pas le beau Richard Ledoux ?

Elles me regardaient d'un air sombre. Heureusement, ma meilleure amie Cécile était là pour venir à ma rescousse.

- Ben voyons Annie! Tu l'as écouté chez moi, hier.

- Euh...Oui...C'est vrai qu'il chante bien.

Cette réponse les satisfaisait. Si je connaissais Richard Ledoux, j'étais comme elles, et c'était bien. Mais il ne fallait pas mentionner Tchaïkovski ou Bach. C'étaient elles alors qui grimaçaient.

- Qui ? Tchako quoi ?

Cécile me chuchotait de temps à autre que tel ou tel garçon n'était pas mal. Comme je répondais toujours « Ah, celui-là. Je ne l'avais pas remarqué », elle levait les yeux au ciel d'un air désespéré.

Mes parents aussi s'inquiétaient de me voir consacrer presque toute mon énergie à la danse.

« Annie, disait parfois mon père, il y a autre chose dans la vie : l'école, les amies, la famille. »

- Je sais, lui répondais-je impatientement.

Mais il ne pouvait rien ajouter car je parvenais à garder de bonnes notes à l'école et chaque soir, consciencieusement, je faisais mes devoirs.

Cécile venait régulièrement à la maison et je lui montrais mon album de coupures. Je connaissais le nom de toutes les danseuses et celui des ballets auxquelles elles avaient participé. Mon amie, patiente, me laissait parler. Je crois même qu'elle commençait à s'intéresser à tout ça.

Après les vacances de Pâques, Mademoiselle Camille nous a annoncé une grande nouvelle.

Nous allions faire un récital à la fin de l'année.

Toute notre joie a explosé dans un grand cri, suivi de rires et d'applaudissements.

« Attendez. Attendez », disait-elle en plaçant ses mains ouvertes devant elle pour nous faire taire.

Lorsque nous nous sommes enfin calmées, elle a précisé que nous n'avions que deux mois pour nous préparer, ce qui était très peu, et que nous allions devoir redoubler d'efforts. Elle avait contacté d'autres écoles de danse. Ce serait avec elles que nous allions présenter le spectacle qui aurait lieu à la fin juin, dans une grande salle louée pour l'occasion. Tous les groupes prépareraient une ou deux chorégraphies. Nous pouvions inviter autant de personnes que nous voulions. J'ai tout de suite pensé à Cécile, à mes parents et à mes sœurs. Ils verraient bien comme je suis une grande danseuse ! Ils verraient bien comme c'est important la danse !

Le spectacle se nommera « Le rêve d'une fée », a précisé Mademoiselle Camille.

« Oh! Comme c'est joli », ai-je pensé.

- Vous porterez toutes le même costume, a-t-elle ajouté. À ces mots, je me suis sentie transportée de joie. « Un costume! Enfin, je porterai un tutu! » ai-je pensé.

Mademoiselle Camille continuait ses explications.

- ...avec deux voiles attachés dans le dos. »

Dans mon enthousiasme, j'avais manqué le début de la description qu'elle faisait.

- Deux voiles seront attachés au tutu? l'ai-je interrompu.

Elle m'a regardée et patiemment elle a dit :

- Tu n'écoutes pas, Annie. Ce n'est pas un tutu. Ce sera une longue robe sans manche en nylon bleu ciel transparent. Le haut sera doublé de soie bleue et vous porterez vos collants roses. Deux rubans couleur or partiront des épaules, se croiseront sur le devant pour finalement entourer la taille. Deux voiles, également bleu ciel, seront cousus dans le dos de la robe. Le bout de chaque sera muni d'un petit anneau que vous passerez à votre petit doigt. Vous aurez l'air de vraies fées.

Ma déception a été de courte durée. Cette longue robe bleu ciel me semblait encore plus divine que le tutu.

Elle nous a alors remis à chacune une enveloppe.

- Ceci est le patron. Vous savez ce qu'est un patron? a-t-elle demandé.

Comme pas une de nous ne répondait, elle a expliqué qu'un patron était un modèle en papier fin du costume et qu'il est très utile à la couturière.

- Vous le donnerez à votre maman, a-t-elle ajouté. Elle pourra trouver le matériel au grand magasin de tissus. Dans un mois au plus tard, vous devrez avoir votre robe car vous allez la porter pour pratiquer la chorégraphie.

En rentrant à la maison ce jour-là, j'étais énervée, volubile. J'ai tendu le patron à maman.

- Nous allons avoir un récital à la fin de l'année et je dois avoir la robe dans un mois. C'est au grand magasin de tissus.

- Qu'est ce que tu racontes Annie? a demandé ma mère. Je ne comprends pas de quoi tu parles. Qu'est-ce que c'est que cette enveloppe ?

- C'est le patron, le modèle pour notre costume de spectacle.

Ma mère m'a regardé en silence pendant quelques secondes.

- Mais Annie...Tu sais bien que je ne couds pas. Je n'ai jamais utilisé un patron de ma vie.

- Mais maman!

- Désolée, ma chérie, a-t-elle dit doucement.

Les larmes me montèrent aux yeux.

- C'est pour le récital. Je dois faire le récital, ai-je crié.

Mon chagrin n'a duré que quelques instants. Il s'est vite transformé en rage. Pourquoi ne savait-elle pas coudre ?

Je n'ai rien dit car j'avais peur d'exploser tant j'étais en colère. J'ai couru m'enfermer dans ma chambre pour pleurer un bon coup.

Sans costume, je ne pourrais faire le spectacle. Et jamais ma mère n'engagerait une couturière. Elle ne l'avait jamais fait car, disait-elle, seuls les gens riches se le permettaient. Même le tissu et le ruban couleur or devaient être hors de prix. Peut-être était-ce vrai, après tout, que la danse, c'est pour les riches.

La semaine suivante, j'ai annoncé à Mademoiselle Camille que je ne pourrais avoir la robe car ma mère...n'avait pas le temps. J'avais inventé ce petit mensonge car, je ne sais pourquoi, je ne pouvais avouer que ma mère ne savait pas coudre.

- Je vais lui téléphoner, me répondit-elle. Ne t'inquiète pas.

- Non! Non! N'appellez pas!

Je criais presque et elle m'a regardée d'un air interrogateur.

Ma poitrine se serrait comme si un gros poing voulait l'écraser.

- Elle ne sait pas coudre, ai-je fini par dire, la mine basse.

Un sourire inattendu est apparu sur son beau visage.

- Tu vas tout de même apprendre la chorégraphie, petite fée, et on commence tout de suite. Mademoiselle Camille m'avait appelée « petite fée »! Le poing qui entourait mon cœur s'est lentement desserré.

## Chapitre 8 La chute

Chaque samedi, nous pratiquions la chorégraphie et c'était merveilleux. Je faisais ce que je préférais le plus au monde : danser. C'était cent fois plus amusant que les exercices à la

barre, cent fois plus amusant que n'importe quoi. J'y mettais tellement d'application que j'étais vite devenue la meilleure du groupe.

Mademoiselle Camille m'a placée devant les autres, et c'est moi qui servais de modèle. Mes exercices d'étirements sur mon « perchoir », c'est-à-dire, sur le rebord de la fenêtre de la cuisine, me servaient bien. J'étais la plus souple, et je pouvais lever la jambe à la hauteur de la tête.

Quelques filles de la classe avaient déjà leur robe qu'elles enfilait pour pratiquer la chorégraphie. C'était du plus bel effet. Les deux voiles attachés au petit doigt par l'anneau leur donnaient l'allure, lorsqu'elles tendaient les bras, de véritables petites fées volantes. Malgré toute cette beauté, ou peut-être à cause de toute cette beauté, un chagrin sourd emplissait mon cœur.

Un matin, ma mère est venue m'attendre à l'école de danse. Elle a jeté un coup d'œil par l'embrasure de la porte, et je l'ai vue, en un instant, changer d'expression. Ses yeux se sont illuminés, et un sourire est apparu sur ses lèvres. Elle admirait les « petites fées ».

Sur le chemin du retour, nous gardions toutes les deux le silence mais je sentais bien que maman avait été secouée par ce qu'elle avait aperçu.

À l'heure du souper, elle m'a jeté quelques coups d'œil rieurs, et elle s'est finalement décidée à parler.

J'ai trouvé quelqu'un pour confectionner ta robe.

J'attendais la suite, la bouche ouverte.

- Ta tante Chantal a gentiment offert ses services. J'irai lui porter le patron et le tissu demain.

- Oh, maman, suis-je parvenue à marmonner, la voix étranglée de joie.

Elle me regardait fièrement.

- Toi aussi, tu feras le récital, a-t-elle dit d'une voix ferme.

Je crois qu'elle était aussi contente que moi. Je l'ai prise par le cou et l'ai fait tourner un peu. J'étais si heureuse.

Une semaine avant la date du spectacle, ma mère est retournée chez ma tante. Celle-ci avait fait un travail remarquable, et je me suis empressée de la remercier. Elle ignorait combien la confection de cette robe représentait pour moi. Je l'ai enfilée et me suis longuement admirée dans le grand miroir de l'entrée. Je ne pouvais croire que cette jolie jeune fille, c'était moi. Il me fallait maintenant pratiquer la chorégraphie ainsi vêtue car il ne restait qu'une petite semaine. Je virevoltais et sautais partout dans la maison. Un véritable petit tourbillon.

- Fais attention, disait ma mère d'une voix anxieuse. Tu pourrais tomber et déchirer le tissu.

- Oui, oui, disais-je en m'élançant à travers la cuisine. Y a pas de danger. Je suis la grande « prima donna » Annie. Je suis une étoile, une star.

Mes sœurs riaient.

- Oui, c'est ça. La grande « patata » Annie, a dit l'une d'elle.

Et elles riaient de plus bel.

La journée du récital est arrivée très vite et, le moins que l'on puisse dire, c'est que j'étais très énervée. Je n'avais pas eu l'occasion de pratiquer la chorégraphie vêtue de ma longue robe bleu ciel avec les autres filles du groupe. Ce qui m'inquiétait un peu. Mais il y avait tant à faire. Nous devions nous maquiller, ce que je n'avais jamais fait. Aussi, il fallait se

coiffer, faire le chignon, passer le costume et nos demi-pointes. Mademoiselle ne savait plus où donner de la tête car nous avions toutes besoin d'elle.

- Mademoiselle Camille, attachez-moi mon ruban.

- Mademoiselle Camille, mon anneau s'est cassé.

- Mademoiselle Camille, mademoiselle Camille...

Enfin, après avoir répondu à nos demandes, tout semblait prêt.

C'était à notre tour d'entrer en scène. Cécile, mes parents, mes sœurs et même ma tante Chantal attendaient dans la salle. Des tas de gens allaient se rendre compte à quel point je dansais bien!

Quand je repense à tout ceci, je me dis que j'aurais dû me garder d'être aussi fière. J'aurais dû garder mon calme. Mais tout est arrivé si rapidement.

Nous étions sur scène et la musique a commencé à se faire entendre. Mademoiselle Camille avait choisi une barcarolle d'un célèbre compositeur français, Jacques Offenbach. Une barcarolle, c'est un peu comme une valse. Doucement, nous nous déplaçons de droite à gauche, et de gauche à droite en comptant un-deux-trois. La valse de ballet est lente et majestueuse. Nos voiles bleu ciel flottaient gracieusement suivant le mouvement de nos bras. Nous ressemblions certainement à de jolies petites fées. Après avoir valsé pendant huit temps, nous devons nous placer en cercle et, sur un pas de valse, avancer en tournant. Ce qui devait arriver, arriva.

Dans mon enthousiasme, mon pied s'est coincé dans le tissu de la longue robe et je me suis retrouvée étendue sur la scène. Quelle horreur ! Un véritable cauchemar ! Pendant ce qui m'a semblé une éternité, j'ai senti rivé sur moi les yeux de tous les spectateurs : mes parents, mes sœurs (comme elles allaient rire), Cécile. Mais le plus désespérant, c'était d'imaginer le regard de Mademoiselle Camille.

Je me suis rapidement relevée, et j'ai continué, sans joie, à danser la barcarolle jusqu'à la fin. J'arrive à peine à décrire l'état dans lequel je me trouvais. J'avais tout simplement envie de disparaître.

Quand le récital s'est terminé, j'ai rejoint mes parents, mes sœurs et Cécile et, sans un mot, sans un ricanement, nous sommes rentrés à la maison.

## Chapitre 9

### Un nuage gris ou un soleil

Ce soir-là, après avoir lancé de toutes mes forces le costume et les chaussons dans le fond du placard, j'ai longuement pleuré. Je ne parvenais pas à me consoler. Mon grand rêve s'était fracassé en mille morceaux. À quoi bon tant d'efforts et d'espoir ? Ma chute n'avait pas déchiré ma robe, mais elle avait déchiré mon cœur. Je ne voulais plus y penser. Je voulais l'effacer, l'enfourir au plus profond de moi.

Mais la danse, elle, je ne pouvais l'oublier. C'était ma VIE !

Mes parents et Cécile ont bien essayé, à plusieurs reprises, de me parler du récital. Je les faisais taire. Et puis ils ont cessé. Peut-être croyaient-ils que j'avais oublié. Mais, malgré tous mes efforts, ma chute restait gravée dans ma tête et un petit coin de mon cœur était brisé à jamais.

L'année scolaire terminée, l'été s'est installé pour de bon avec ses promenades à vélo, ses « popsicles », ses journées à la piscine.

C'était une saison splendide. À chaque matin, ou presque, le soleil pointait le bout de son nez. « Regarde comme il faut beau. Regarde la vie comme elle est belle », semblait vouloir me dire la grosse boule de feu. C'est vrai que les rayons de soleil donnaient à tout ce qui m'entourait un air de fête. Le gazon, les arbres, les petits brins d'herbe scintillaient. Nous avions mille et un projets, Cécile et moi. Quand ce n'était pas un pique-nique, c'était la piscine, le ballon panier, le tennis ou encore de longues promenades à bicyclette. Du matin au soir, nous trouvions toujours quelque chose à faire. De temps à autre, nous allions emprunter à la vidéothèque un film ancien. Nous choisissons le plus souvent des comédies. Comme elle n'avait ni frère ni sœur pour venir nous déranger, nous préférions nous installer chez elle. On se préparait un bol géant de maïs soufflé, un grand pot de limonade et, dans la tranquillité des chaudes soirées d'été, nous regardions le film en riant. Un soir, nous avons regardé « Roméo et Juliette ». Non seulement ce film n'était pas drôle, mais nous versions, toutes deux, quelques larmes vers la fin. Roméo et Juliette sont follement amoureux mais leurs parents ne veulent pas qu'ils s'unissent. Comme ils ne peuvent vivre l'un sans l'autre, ils meurent.

- Sincèrement, Cécile, je ne comprends pas comment deux personnes peuvent s'aimer à ce point-là, ai-je dit après avoir essuyé mes yeux.

- Mais, Annie, c'est ça l'amour véritable, la passion.

- La passion ?

- Oui, tu sais bien. C'est ce qu'il y a de plus fort au monde. La passion, c'est quelque chose ou quelqu'un dont tu ne peux te passer. Si on te l'enlève, tu peux en mourir. Comme Roméo et Juliette.

« Comme la danse et moi », ai-je pensé. La danse était MA passion, et j'en étais privée et malheureuse. Car, malgré toutes les journées ensoleillées, il me semblait apercevoir à tout moment, au-dessus de ma tête, un petit nuage gris. Je le guettais du coin l'œil et jamais il ne s'éloignait. Il me poursuivait sans relâche, même dans les instants les plus gais.

À la mi-août, Cécile est partie à la mer avec sa famille. Je me retrouvais seule mais il n'était pas question de rester à ne rien faire. Je partais pour de longues promenades à vélo. Je me rendais au bord d'un petit ruisseau situé à quelques kilomètres de la maison et là, je m'étendais dans l'herbe, jouissant des chauds rayons du soleil, écoutant le doux murmure de l'eau, laissant mon esprit partir à la dérive.

Et puis un matin, à mon réveil, j'ai vu qu'il pleuvait. Une pluie qui ne voulait pas s'arrêter. « C'est à notre tour maintenant », semblaient dire les lourds nuages dans le ciel. J'étais dès lors confinée à la maison. L'été tirait à sa fin, et bientôt l'école recommencerait. Les leçons de ballet aussi. À cette pensée, j'ai senti mon corps se recroqueviller. Pendant toutes les vacances, je n'avais pas une seule fois écouté le disque classique. Pas une seule fois non plus, je n'avais posé mon pied sur le rebord de la fenêtre. Pas une seule fois, je n'avais esquissé le moindre pas de danse.

- Pourquoi ne prépares-tu pas tes effets scolaires ? a dit ma mère, me voyant tourner en rond, cherchant à m'occuper.

Je fouillais dans le placard à la recherche de mon sac à dos lorsque j'ai entrevu, caché sous une pile de cahiers, de livres, de jeux divers, un bout de tissu bleu ciel : la robe de fée, la

robe du récital. J'ai tassé tout ce qui la cachait. Elle gisait là, par terre, comme une poupée abandonnée, fripée et poussiéreuse.

Je l'ai tirée doucement et placée sur mon lit. Avec mes mains, j'ai essayé d'enlever les plis, la saleté, et tenté de lui redonner forme. C'est vrai qu'elle était ravissante ! Et moi aussi, j'étais ravissante lorsque je la portais. Pourquoi avait-il fallu que mon pied se prenne dans le tissu ? Je me revoyais, sur la scène, tomber et me relever en un éclair. Personne au monde ne s'était remise debout si vite, j'en étais certaine. Pour une chute de quelques secondes à peine, me suis-je mise à penser, est-ce que j'allais renoncer à ce que j'aimais le plus ? Est-ce que je pouvais abandonner MA passion ? Ce qui m'avait paru une éternité n'était, en réalité, que deux ou trois petites secondes de vie. Plus personne ne se souvenait de l'incident. Moi-même, je l'avais rangé très loin dans ma mémoire. Je n'avais pas connu ce « petit moment de gloire » dont avait parlé Mademoiselle Camille, mais ça ne voulait pas dire que je ne le connaîtrais jamais. Mademoiselle Camille. En pensant à elle, mon cœur s'est serré. Elle avait dû être très déçue de moi. Mais je lui expliquerais, je m'excuserais et la supplierais de me garder dans sa classe. Elle comprendrait, j'en étais certaine.

Ces pensées réconfortantes m'ont réchauffé le cœur. J'allais continuer le ballet.

J'ai placé le disque classique sur le tourne-disques et, lentement, j'ai commencé à faire des pliés, des relevés, 1-2-3-4; 1-2-3-4; et puis des tendus, des ronds de jambe. Je me suis rendue à la cuisine en valsant et j'ai posé mon pied sur le rebord de la fenêtre. Oh ! Quelle douleur ! Mes pauvres muscles étaient restés deux mois sans s'étirer.

Ma mère, qui mettait en pot des tomates d'été, s'est tournée vers moi en souriant. « Enfin ! », a-t-elle dit dans un soupir. « La revoilà ma petite Annie, ma petite danseuse ».

À l'extérieur, le soleil tentait de percer les nuages. Un petit rayon a atterri dans la cuisine, comme pour me saluer, me dire bonjour. J'ai cherché du coin de l'œil le petit nuage gris, mais j'ai bien vu qu'il avait disparu.

## Chapitre 10 La passion de la danse

À la fin de l'été, maman m'a annoncé une bonne et une mauvaise nouvelle.

« La municipalité a décidé d'interrompre les cours de ballet. » Dans un même souffle, sans s'arrêter, elle a ajouté qu'elle s'était renseignée auprès d'une autre école, et qu'on y offrait des leçons à prix très raisonnables. J'aurais toutefois à m'y rendre en autobus.

- Peu importe, ai-je répondu, je m'y rendrais à dos de chameau s'il fallait.

Elle s'est mise à rire de ma répartie et j'ai souri en imaginant ce moyen de transport.

Et puis j'ai compris tristement que plus jamais je ne reverrais Mademoiselle Camille. Ses grands yeux vert océan, ses longs cheveux noirs, sa jolie démarche de ballerine. J'avais, à la fois, envie de sourire et de pleurer.

En septembre, les leçons débutaient et j'ai fait sans problème le trajet en autobus.

En arrivant à la nouvelle école, j'ai eu toute une surprise : le professeur était un homme !

Un ancien danseur assez âgé, bedonnant, à l'air sévère qui ne souriait que très rarement. Il parlait rudement, donnait des ordres et ne permettait aucune plaisanterie dans ses classes.

À la première leçon, il a distribué à chacune d'entre nous un costume. Eh oui ! Un costume.

Il s'agissait d'un maillot rouge sans manche assorti à une petite tunique également rouge que l'on attachait à la taille. Il faut dire que je le trouvais ravissant.

- C'est ainsi que vous devez vous vêtir. Je n'accepte rien d'autre, a-t-il dit d'un air rébarbatif. De plus, j'exige que vos cheveux soient attachés avec un filet à chignon. Ici, c'est une classe de ballet. Ici, on travaille. Les leçons ont lieu deux fois par semaine et vous ne devez vous absenter sous aucun prétexte. Celles qui veulent porter des collants déchirés ou avoir des cheveux dans le visage, celles qui veulent mâcher de la gomme, celles qui ne veulent pas se conformer à mes exigences, et bien celles-là, partez. Partez tout de suite.

Toutes les filles de la classe, surtout les nouvelles comme moi, étaient muettes de peur et de stupéfaction. J'en voyais même quelques-unes qui tremblaient.

Il nous a placées par ordre de grandeur à la barre.

- C'est votre place. Je n'accepterai pas que vous en changiez, a-t-il ajouté.

Après avoir posé un regard sévère sur chacune d'entre nous, il a demandé qui n'avait jamais fait de ballet. Personne n'osait lever la main. Moi encore moins, ayant en mémoire ma première leçon. J'avais été si malheureuse d'avoir mal répondu. Oh! Mademoiselle Camille! Comme je m'ennuyais d'elle en ce moment.

- Vous êtes prêtes, mesdemoiselles? a-t-il demandé de sa voix de stentor. Sans attendre de réponse, il a commencé.

- Alors un quatre temps, Pierre, s'il vous plaît.

« Pierre ? »

J'ai tourné la tête et j'ai vu, avec étonnement, placé dans le fond de la classe, un piano noir. Un air de Bach, rythmée à quatre temps, s'est fait entendre. Même s'il était caché, on devinait que c'était ce Pierre, invisible, qui jouait pour nous.

- Mesdemoiselles, première position. Préparation. Plié 1-2 grand plié 3-4

Ainsi, comme dans une vraie classe de ballet, nous avions un pianiste. Il obéissait aux ordres qu'il recevait. « Un quatre temps », « Un trois temps », « Une valse », « Un rondeau »,

ou « Un adagio », lui demandait le professeur. Sa musique suivait le rythme de nos mouvements, de nos pas et de nos exercices. Il interprétait un grand nombre de pièces classiques et jamais, à ma connaissance, il ne faisait la moindre petite faute.

« Gardez la tête droite », criait Monsieur. C'est ainsi qu'il voulait se faire appeler. « Baissez les épaules. Entrez le ventre. Pointez le pied ».

Dans le miroir, je voyais que, toutes, nous écoutions respectueusement le maître de ballet. Nous étions aussi très jolies vêtues de notre maillot et de notre tunique rouges.

Après les exercices à la barre, au milieu et au coin, Monsieur consacrait quelques instants à nous enseigner une chorégraphie. Ainsi, après quelques semaines, nous avions une vraie danse à pratiquer. C'était sans aucun doute ma partie préférée.

Malgré ses airs sévères, on finissait par s'habituer à Monsieur. Au fond, il n'était pas méchant. Il était tout simplement exigeant et, si nous étions sérieuse, si nous faisons de notre mieux, il nous récompensait d'un : « Tu as bien travaillé aujourd'hui, ma fille ». C'était là le compliment suprême!

Je faisais des progrès mais j'avais souvent mal aux muscles. Nous n'étions plus dans le groupe des petites et il fallait travailler fort. Parfois, je restais après notre classe, et je me glissais tout doucement près de la porte. C'était au tour des grandes de passer sous la férule de Monsieur. Comme elles étaient belles ces jeunes filles, et comme elles étaient gracieuses. Après Noël, Monsieur nous a annoncé que nous étions prêtes pour les pointes. Quelle joie! Nous allions réellement faire des pointes, comme les grandes! Le premier exercice qu'il nous a enseigné était très simple. Il s'agissait de se déplacer de côté, en faisant glisser nos

mains sur la barre, en cinquième position. Je regardais les autres filles dans le miroir. Tout comme moi, elles grimaçaient. Ça faisait mal! C'était ça les pointes ? Une vraie torture pour les orteils. Comment faisaient-elles, les danseuses étoiles, pour rester sur les pointes si longtemps ? Après une ou deux minutes, nous avions les pieds endoloris et ne souhaitions que remettre les demi-pointes. Je crois que c'est à cette seule occasion que nous avons eu la « chance » de voir un sourire se dessiner sur la bouche de Monsieur !

Au spectacle de fin d'année, nous avons présenté cette chorégraphie que nous avions si souvent pratiquée. Monsieur avait de nombreuses classes et toutes, des plus petites aux plus grandes, offraient une performance inégalée car, depuis près de dix mois, elle faisait partie de notre apprentissage. Les costumes étaient colorés mais très simples. Pierre, au piano, jouait, comme à son habitude, ses différentes pièces classiques de façon magistrale. Finalement, le récital a été chaudement applaudi par le public, dont faisaient partis mes parents, mes sœurs et Cécile.

\*

Le trajet d'autobus qui mène de la maison à l'école de danse, je l'ai fait des centaines de fois. Le temps passe si vite. Aujourd'hui, après des années de leçons de ballet, il m'arrive de porter le tutu lors de spectacles. Je me suis aussi habituée aux pointes mais j'ai encore souvent mal aux orteils. Je suis loin d'être une « prima donna », une danseuse étoile. Peut-être ne le deviendrais-je jamais. Mais j'ai toujours de beaux rôles exigeants qui demandent beaucoup de travail. En fin de compte, ce qui est important, c'est ce bonheur quotidien que me donne ma passion pour la danse. Et aussi « les petits moments de gloire » dont parlait Mademoiselle Camille.

Il m'arrive encore de me souvenir du temps où je m'élançais au son du vieux disque classique. Je virevoltais, légère, avec une joie et une liberté absolues dans ma robe magique. Une sensation qu'à l'occasion, je revis, comme si une fièvre s'emparait de moi. Je me retrouve alors dans cet « ailleurs où la vie est une danse éternelle ».

Des années de ballet classique ont effacé ces improvisations, et je suis maintenant incapable de bouger de cette façon. Ces pas, ces mouvements resteront à tout jamais un de ces mystérieux secrets de l'enfance. Mais je peux encore inventer ce que j'appelais des « histoires-dansantes », des chorégraphies. J'espère même un jour devenir chorégraphe et, à mon tour, faire valser des petites ballerines.

J'ignore encore aujourd'hui si j'ai, ou non, été une grande étoile dans une ancienne vie ! Mais je peux dire avec certitude que la recherche du bonheur dans ma vie présente a fait naître en moi cette folle envie de danser. Même si un jour lointain, très lointain, il m'arrive de cesser, je sais que dans mon cœur et dans ma tête vivra toujours le cher souvenir de ce que j'étais : Annie, la petite danseuse...

Jocelyne Ouellet

\*\*\*

